

KINO

Rache, die nicht erlöst

Überraschender Kassenerfolg in den USA: Mit seinem Regiedebüt "In the Bedroom" gelang Regisseur Todd Fields ein für Hollywood ungewöhnlich realistisches und einfühlsames Psychodrama.

"Welcome to Camden" steht auf dem Torbogen. Camden ist ein Küstenstädtchen im US-Bundesstaat Maine mit schnuckeligem Hafen und Grillparties, die brave Bürger in gepflegten Vorgärten abhalten.

Ein solches Gartenfest findet auch bei den Fowlers statt. Die Sonne scheint, der Sohn Frank (Nick Stahl) ist in den Semesterferien nach Hause gekommen, man isst, trinkt und scherzt ein bisschen. Typisches US-Mittelklasse-Idyll, wäre da nicht die zehn Jahre ältere Flamme des 21-jährigen Frank. Natalie (Marisa Tomei) hat zwei Kinder und eigentlich

auch einen Noch-Ehemann - ein Umstand (mehr), der der biedereren Mutter Ruth Fowler (Sissy Spacek) missfällt. Für sie ist die Geliebte ihres Sohnes nicht standesgemäß, zudem fürchtet sie, die Affäre könnte Franks weitere Karriere beeinflussen. Vater Matt (Tom Wilkinson), von Beruf Arzt, lässt den Sohn dagegen gewähren, er ist selbst von der hübschen Natalie angetan.

Dann passiert das Unerwartete. Natalies eifersüchtiger und gewalttätiger Ehemann Richard (William R. Mapother) taucht auf, zunächst auf der Party, ein paar Tage drauf in Natalies Haus. In der Hand

hält er eine Pistole. Kurze Zeit später liegt Frank tot auf dem Boden.

Der Film interessiert sich aber nicht weiter für die Blut-tat, er konzentriert sich stattdessen auf die Folgen. Mit eindringlichen Bildern zeichnet die Kamera die Gefühle der hinterbliebenen Eltern nach. Für diese ist nach dem Tod ihres einzigen Sohn nichts mehr wie es war. Aufgrund mangelnder Beweise ist der Mörder schon bald wieder auf freiem Fuße - und quält mit seiner Präsenz die verbitterte und erboste Ruth, die ihm in der Stadt begegnet.

Provinzdrama ohne Pathos

"In the Bedroom" stellt die moralische Frage der Lynchjustiz - ohne den falschen Pathos vieler anderer, amerikani-

scher Streifen. Mit ruhigen, präzisen Aufnahmen dokumentiert der Film, wie die ungesühnte Tat als Gift in den Herzen der Fowlers fortwirkt. Aus unbefriedigten Rachege-lüsten, Ohnmacht und verlore-nem Glaube an Gerechtig-keit werden Hass und Rechtlo-sigkeit, die ihrerseits in Ge-walt münden.

Jungregisseur, Fotograf und Schauspieler Todd Fields, eini-gen vielleicht noch als der Pia-nist in Stanley Kubricks "Eyes Wide Shut" in Erinnerung, hält sich dabei mit allzu bewerten-den Botschaften zurück. Der Alptraum der Fowlers, deren Hilflosigkeit und Unfähigkeit zur Vergebung, drückt sich besser in der Kulissee aus: tief-nachts, im dunklen Wald kommt es zur Tat, die nieman-den erlöst.

Auch den unterschiedli-chen Umgang mit Leid fängt der Film mikroskopisch genau ein: die unversöhnliche, ver-zweifelte Trauer von Ruth Fowler auf der einen Seite, die innerlich emigriert und wie paralysiert ihren Job als Mu-siklehrerin gegen stummes Fernsehen und Zigaretten ein-tauscht. Die stumme Flucht ih-res Gatten Matt in seinen Be-ruf und einen Alltag, der eben-falls plötzlich jeden Sinns be-raubt zu sein scheint. Der Arzt versucht zwar zunächst einen anderen, versöhnlicheren Um-gang mit dem Verlust, aber sein Versuch, mit seiner

Ehefrau über den Schmerz zu kommunizieren, kommt zu spät und scheitert an gegen-seitigen, tief sitzenden Schuld-vorwürfen.

Und hier ist es, wo das sonst recht genaue Psycho-drama etwas schwächelt: Die Komplexität des Trauerpro-zesses und der hilflosen Ab-kapselung beider PartnerIn-nen, die Perversität und die gleichzeitige Überlebens-Not-wendigkeit eines Alltags kann wegen des begrenzten zeitli-chen Rahmens nur angedeutet werden. Einige Szenen, wie Matts Kartenspiel mit betrof-fen dreinblickenden Kumpels, wirken in diesem Zeitraffer et-was plakativ.

Nichtsdestotrotz, Fields Spielfilmdebüt, das sich übri-gens an der Erzählung "Kil-lings" des befreundeten, 1999 verstorbenen Schriftstellers André Dubus orientiert, kann sich wirklich sehen lassen und in Anbetracht der schau-spielerischen Leistungen hät-ten vor allem Sissy Spacek und Tom Wilkinson durchaus einen Oscar verdient.

Ines Kurschat

Im Utopia



Der Versuch über den Schmerz zu kommunizieren wird scheitern. Tom Wilkinson und Sissy Spacek in "In the Bedroom".

MADemoiselle JULIE

Théâtre scandaleusement vrai

Les théâtres du Cen-taure et des Capucins coproduisent "Made-moiselle Julie" d'August Strindberg. Marja-Leena Juncker nous en a parlé.

August Strindberg, cet écri-vain suédois que l'on a coutu-me d'appeler le "père du théâtre moderne" est le créateur d'une œuvre con-sidérable, qui va bien au-delà de sa seule production pour la scène. L'homme est aussi atta-chant que l'œuvre. Pourtant, l'un et l'autre sont fort diffic-iles à cerner et une certaine critique de type psychanaly-tique a un peu défiguré cet écrivain, qui aura cherché, toute sa vie, à être passi-onnément sincère avec lui-même, quelles que soient ses contradictions.

Il sera touche-à-tout, avant de trouver d'un coup sa voca-tion au théâtre, en projetant sur scène son univers intérieur avec un ton carac-térisant l'insurrection totale et complète, puisqu'il passera trente-cinq ans à tout stigma-tiser: l'État, l'Église, la société assise, la femme, Dieu et lui-même.

Dans une période de transi-tion qui vit l'effondrement des valeurs anciennes et l'avène-ment d'une ère nouvelle faite d'incertitudes et d'angoisses, cet intuitif génial a eu le pres-sentiment des apocalypses à venir. C'est ce qui fait sa gran-deur et justifie l'étonnant succès qu'il n'a cessé de con-

naître depuis sa mort. Si le norvégien Ibsen ("Maison de poupée") excelle dans l'ex-trême justesse des types hu-mains qu'il donne à voir, Strindberg ne s'en tient plus aux apparences, il s'en prend aux racines de notre psychis-me. Il est au cœur de nos an-goisses et de nos manques et il a su, mieux que personne, dire la détresse de l'homme et de la femme d'aujourd'hui. Re-fusant les secours qu'auraient pu lui offrir une éthique stable ou une religion classée, il a voulu être vrai, scandaleuse-ment vrai, jusqu'aux limites de l'insupportable.

Madame Junker et Mademoiselle Julie

"Mademoiselle Julie" est certainement une des pièces qui relate le mieux la fureur des émotions de Strindberg, qui peut aussi bien nous plon-ger dans notre petit inferno personnel que nous donner les moyens d'en sortir. En bout de course, il reste des images, tel le rasoir que le valet tend à la jeune aristocrate.

C'est probablement la pièce la plus connue, en tout cas la plus jouée de l'auteur. Strind-berg y règle ses comptes avec la bourgeoisie dominante, fait

allusion à la race montante, socialement parlant. Ce que Marja-Leena Junker souligne en faisant jouer un acteur de couleur.

Deuxième thème, cher éga-lement à la metteuse en scène, celui de la sexualité de la femme. Marja-Leena Junker, également directrice du "Cen-taure", y voit une continuité après des pièces comme "Mai-son de poupée", "Oleanna" ou "Les monologues du vagin". "Ce qui m'intéresse plus parti-culièrement, ce sont les inter-dits sexuels de la femme et la destruction, parfois l'auto-destruction qui s'en suit. Mais aussi le contexte social et fina-lement le théâtre moderne."

Voilà ce qui a décidé Marja-Leena Junker à choisir cet au-teur du nord, pour répondre à la collaboration avec le théâtre des Capucins.

Elle aime cette pièce, pour y avoir joué Julie, il y a vingt ans. "C'est une pièce qui épu-ise les acteurs et actrices, car Strindberg ne supportait pas le théâtral. Il était vrai jusqu'à l'épuisement. Il était misogyne mais, en même temps, il était attiré par la force des femmes. En fait, il les aimait aussi."

Munie d'un budget auquel elle n'est pas habituée dans son petit théâtre du Centaure, Marja-Leena Junker est en-tourée cette fois d'une assis-tante dramaturge, d'un scéno-graphe, ainsi que d'un acteur et d'une actrice venant de Pa-ris après avoir passé un "ca-sting". Pour la responsable, il était évident que Myriam Mul-ler soit Julie, et effectivement on peut s'attendre à une nou-

velle performance théâtrale de cette actrice hors du com-mun. Ces rôles de femmes sont littéralement engloutis par l'actrice qui, il y a quel-ques années, nous avait époustoufflés avec sa presta-tion dans "L'Enfant des nua-ges". Vingt ans après Marja-Leena Junker, cette nouvelle Mademoiselle Julie risque de nous secouer à nouveau.

Viviane Loschetter



Allusions à la "race" socialement montante et à la sexualité de la femme ... Myriam Muller et Frédéric Houessinon dans "Mademoiselle Julie".

"Mademoiselle Julie", au "Théâtre des Capucins", les 10, 14, 15, 16 et 17 mai pro-chains, à 20 heures. Réser-va-tions au tél.: 22 06 45, de 14 à 18.30 heures.